

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le boeuf maniganceux

João Ubaldo Ribeiro

Volume 36, Number 1 (211), February 1994

Brasilittéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32080ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ribeiro, J. U. (1994). Le boeuf maniganceux. *Liberté*, 36(1), 151–162.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JOÃO UBALDO RIBEIRO

LE BŒUF MANIGANCEUX*

Né en 1940 à Itaparica, île du littoral de Bahia. Après des études au Brésil et aux États-Unis, il sera enseignant et journaliste avant de se consacrer entièrement à la littérature en 1967. Il vient d'être reçu à l'Académie brésilienne des lettres (octobre 1993). Principales œuvres traduites en français : *Sargento Getúlio* (1971 ; *Sergent Getulio*, Gallimard, 1978), *Vila Real* (1979 ; *Vila Real*, Gallimard, 1986), *Viva o povo brasileiro* (1984 ; *Vive le peuple brésilien*, Belfond, 1989).

Nous avons ici un bœuf qui répond au nom de Morris, en souvenir de l'Américain, et également une chèvre appelée Dorothy, le nom de la femme de l'Américain. La première surprise, d'ailleurs, ç'a été justement à cause de la femme de l'Américain, car lorsqu'il est venu pour la première fois, louer une maison, parler au maire et le toutim, il est venu avec une femme. Quand il est revenu, il est venu avec deux, une qui pouvait être une sœur, amie ou parente, sauf que tout le monde dormait dans la même chambre. Ensuite, une des deux est partie et il est resté avec cette Dorothy, sans qu'on sache si c'était vraiment sa femme ou autre chose, en tout cas,

* Tiré de *Livro de historias*, Rio de Janeiro, Editora Nova Fronteira, 1981.

à ce qu'on dit, les Américains changent de femme avec la plus grande facilité. Ils retournent voir le curé, se remarient et ainsi de suite. Les curés d'ici ne font pas ça. Nous, on retarde.

La preuve que les Américains sont très en avance c'est qu'ils ont envoyé Morris ici, car n'importe où ailleurs, il est plus que certain qu'il ne serait d'aucune utilité. Donc les Américains nous envoient Morris, ils pensent que tout le monde ici est bête et que celui qui est deux fois bête parmi les autres bêtes peut même devenir sénateur, sauf que Morris était bien plus bête que Jorge Lebête, et Jorge Lebête a reçu ce sobriquet précisément parce qu'il est le plus bête des bêtes, vous voyez par là comme il était bête cet Américain. Je ne parle pas de l'histoire des manigances, mais cette histoire des manigances parfois j'en discute encore, mais seulement parfois, et même pas parfois, si je réfléchis, presque pas, pas du tout — c'est mon avis de qui n'a pas étudié, mais pas question de m'échanger contre un de ces diplômes qu'on voit partout. Et peut-être bien que c'est eux-mêmes qui ont changé si souvent la femme de Morris jusqu'à mettre dans le mille avec Dorothy, car s'il y avait un couple bien apparié, c'était ces deux-là. Morris, d'ailleurs, portait un tablier chez lui, en tout cas on l'a vu plusieurs fois, c'est pourquoi bien des gens d'ici se sont demandé si par hasard il n'avait pas certaines tendances, mais apparemment rien n'est moins sûr, car c'est vrai qu'il n'a jamais essayé avec quelqu'un du coin. Hamateles Sapadepeles — ou plutôt Papaleles Hamameles, qui sait ? — le Grec qui habitait au-dessus de l'épicerie, qui avait femme et enfant, de temps en temps en avait marre, il mettait les fringues de Fredona, sa femme, et tout le monde savait qu'à ces moments-là, s'il pouvait, il se ferait péter la pastille. Les gens passent leur vie à palabrer, ce sont tous de sacrés palabreurs.

Mais Dorothy semblait avoir été faite pour Morris, ou Morris pour elle, d'ailleurs c'était plutôt ci que ça, si on réfléchit bien. Quelque chose de ce genre. Personne ne plaisante avec un Américain, parce que l'Américain sait tout en ce monde, tous des fils-de-putes ces gens-là. D'ailleurs, un peuple supérieur, vous le savez bien. Elle aussi mettait un tablier, justice lui soit rendue. Merinha dit qu'elle mettait son tablier les lundis, mercredis et vendredis, et lui les mardis, jeudis et samedis, les dimanches chacun à son tour. Que Morris était un homme un jour oui, un jour non, ce n'est pas moi qui le dis. Voilà donc Dorothy dans la cuisine, en train de préparer une bouffe d'Américain que personne chez nous ne voudrait manger même s'il crevait de faim, et alors Morris arrive de là-bas, il frappe à la porte et Dorothy a dit que s'il frappait à la porte, ce truc dégueulasse qu'elle était en train de mettre au four allait retomber, alors que par définition il est archisoufflé, accompagné d'une saveur variété de merde dont seul le gus qui le goûte personnellement peut avoir une idée. Dorothy a prétendu que, en frappant à la porte, il avait montré son intention de faire retomber la cochonnerie qu'elle préparait. Là-dessus, vlà m'sieu Morris qui décide de faire un bras d'honneur à l'adresse de Dorothy, faire un bras d'honneur est une chose qu'il n'a appris que récemment, mais Dorothy connaissait ce truc depuis bien longtemps et elle n'a pas été contente. Alors elle a causé américain, que pourquoi ci pourquoi ça et patati et patata, n'y avait que Merinha comme témoin, et alors Dorothy lance une bordée d'injures à Morris qu'on entend du nord au sud, vu que s'il y avait une chose qu'elle avait forte, cette chose, c'était sa petite voix, capable de tarir le lait de toutes les vaches. Alors Morris, personne n'arrive à imaginer pourquoi, lui adresse un autre bras d'honneur, y a que lui pour gamberger faire ça. Là-dessus, Dorothy a balancé tout ce qui

lui tombait sous la main à la figure de Morris, une chose que Merinha a dite c'est qu'elle n'a pas appelé les voisins pour le secourir simplement parce que Dorothy a fait une tête comme quoi, après avoir fini de retourner Morris comme une chaussette, elle allait itou la retourner — elle, Merinha. Merinha dit qu'elle s'est d'abord mise à l'abri et ensuite seulement « allez, cognez, dona Doti » et « tabassez-moi cette sale fiotte » — ce genre de choses, Merinha est très experte question choses de la vie. Après tout ça, Morris a voulu empoigner Merinha, mais elle a dit que s'il la touchait, elle dirait qu'il lui avait pincé les nichons — d'elle, Merinha —, et du coup tout en est resté là.

On peut dire que Morris et Dorothy ont fourni la première preuve de l'avancement des Américains qui les ont envoyés chez nous, le jour où ils sont allés rendre visite à l'intendant de la fazenda Boa Flor, parce que, pour commencer, ils avaient déjà été parler avec le propriétaire et personne ne comprenait le besoin d'aller parler avec l'intendant. Eh bien Morris y est allé avec Dorothy et il a apporté des fleurs à la femme de Roque, l'intendant, et la femme de Roque a passé toute la soirée à cramponner ces fleurs, parce que l'Américaine voulait les lui prendre pour enfiler le tout dans la cruche et alors elle a cru que c'était à cause que l'Américaine avait pensé qu'elle n'avait pas aimé les fleurs et qu'en plus ça allait gâter l'eau de la cruche. De fait, y a qu'un Américain qui peut avoir l'idée d'apporter un cadeau d'un genre aussi merdique. En arrivé là, Roque était déjà en rogne, parce que, ne sachant pas ce que l'Américain buvait, il avait été obligé d'acheter du vermouth à l'épicerie, ce qui avait permis à la mère de sa femme de se gorger de vermouth, de se retrouver beurrée et de dégobiller dans toute la maison, l'horreur totale. Quand il est arrivé et que Roque lui a offert le reste du vermouth que sa belle-

mère avait laissé, cet enfoiré d'Américain a dit qu'il ne buvait pas, que je ne sais quoi — personne me fera croire que cet Américain n'avait pas des bibines différentes. Alors y a fallu lui donner un café qui non seulement coûte plus cher que du pétrole, mais en plus l'Américain ne savait pas ce que c'était et y en avait que deux tasses et les gamins se sont mis à brailler qu'eux aussi voulaient du café, bref un merdier pas possible.

Morris est resté là, juste pour expliquer à Roque comment est-ce qu'il allait faire, il était déjà bègue de naissance mais par-dessus le marché il causait brésilien et le brésilien tout le monde sait que c'est une langue qui force les bajoues, tandis que l'américain force la pomme d'Adam, d'où la difficulté. Que Morris et Dorothy étaient Volontaires de la Paix, qu'ils venaient tendre la main de l'amitié de leur pays et qu'ils étaient là pour aider etc. etc., sauf que Roque n'a pas coupé dans le truc, je ne sais pas pourquoi il a pigé tout de suite le genre de bourrique qu'était l'Américain ou bien si c'était parce qu'il était déjà au parfum de cette combine du je-suis-venu-pour-aider, vu que ça finit toujours par foirer. Roque était déjà presque, presque endormi et il lui fallait calmer les gamins, sa femme avec une face de bassine qui ne lâchait pas ses fleurs, mais Morris continuait de parler. Alors Dorothy surprend Roque qui n'arrêtait pas de piquer du nez, à croire qu'il allait plonger sous sa chaise, et elle dit que le moment est venu, qu'ils vont s'en aller. Roque se fend d'un sourire plus que large et dit alors : il est tôt. Ils ont passé toute la nuit comme ça. L'Américain disait qu'il s'en allait, Roque disait qu'il était tôt et l'Américain se rasseyait avec une mine bougrement ensommeillée et alors il se remettait à raconter qu'il était venu par amitié et les Volontaires et le aide-toi-toi-même et toujours les mêmes boniments, Roque commençait à nourrir une envie de l'envoyer se prendre son

amitié et de se la bourrer dans le fion avant qu'il n'oublie. Et quand on remettait ça, presque tout le monde qui ronflait, la tête enfilée entre les jambes, Morris disait qu'il allait dégager et alors Roque écarquillait les yeux le plus qu'il pouvait et disait : vous partez déjà ? il est tôt. L'Américain faisait une gueule bien triste mais pourtant il se rasseyait et ils ont continué ce jeu jusqu'à ce que Roque, ou bien l'Américain, quelqu'un s'est endormi pour de bon et alors chacun a suivi sa pente, Roque ne sachant pas, ni personne à ce moment-là, qu'en Amérique on ne dit pas il est tôt, c'est sûrement une sacrée malpolitesse dans leur pays. En tout cas, tout le temps qu'a duré ce cirque, la femme de Roque n'a pas lâché les fleurs.

Le travail à la fazenda a commencé très bien, avec m'sieu Morris qui apportait dans la véranda des dessins de bœufs et de vaches, qui rassemblait tout le personnel et débitait son baratin. La plupart des employés ont supposé qu'il expliquait ce que c'était une vache. Par exemple une vache à la mamelle plus que démesurée faisait penser à une barrique vue de côté.

— Peut-être que leurs vaches sont différentes, a dit Zelivaldo.

— Pour sûr, avec cette mamelle qui ressemble à un pneu de tracteur, a répondu Arnaldo.

En tout cas, y compris certains qui soutenaient que sa vache était un dessin de truquage de cinéma, d'autres qui ne croyaient pas à l'existence du cinéma, tout le monde est resté là à écouter Morris parler de la vache et d'un tas de choses. Il a dit que nous devions avoir des relations avec les animaux et quelqu'un a dû penser que l'Américain disait des immoralités, mais on n'en est pas vraiment sûr. De même on ne sait pas si quelqu'un a essayé de suivre son conseil. Ensuite il a dit que tout le monde devait s'asseoir en rond, une autre pure conne-

rie, mais tout le monde s'est assis et la plupart ont piqué un petit roupillon, s'il y avait quelqu'un d'emmerdant à entendre parler, ce quelqu'un c'était Morris. Il a expliqué en long et en large l'importance du aide-toi-toi-même et il a expliqué comment tout le monde allait faire partie d'une commission, des nombreuses commissions qui devaient apparaître dorénavant. C'est précisément à cette date que Claudio Lemarteau est devenu président de la Commission d'Habitation, Logement et Conditions de Travail, une chose que, si Claudio Lemarteau avait eu un poil de jugeote, il n'aurait jamais acceptée, mais tout le monde est fatigué de savoir que Claudio Lemarteau n'a pas de jugeote du tout. On ne sait trop où ça s'est passé, sinon que ça devait être dans une localité appelée Cuba, parce que, quand il a été démis de la commission — d'ailleurs, ils ont démis toute la commission et également toutes celles qu'ils ont trouvées et inventées, et ils ont craché sur cette histoire de commission et celui qui parlait de commission risquait sa santé —, maître Robério et Chico Matos ont commencé à dire qu'il recevait des ordres de Cuba et, ou bien je ne connais pas Claudio Lemarteau, ou bien il est encore aujourd'hui à la recherche de cette Cuba, à essayer de recevoir le reste des ordres.

Il se trouvait que Morris était une sorte de croyant, mais un croyant qui ne gênait personne et qui ne chantait même pas. Le père Lourenço, pourtant, n'a pas apprécié, car Morris lisait des passages de son petit livre à ceux qu'il rencontrait et dans ce livre il y a des flopees d'histoires et, du coup, comme il n'y a pas de cinéma à la mairie, nous avons les histoires de Morris. Du reste c'était Dorothy qui les racontait, vu que la bouche de Morris était bien trop mollassse et provoquait un certain agacement chez les auditeurs. À vrai dire, le père Lourenço n'a pas apprécié et il est bien connu que,

quand le père Lourenço n'apprécie pas une personne, le quidam en question doit chercher une autre paroisse le plus vite possible, car le père Lourenço est du genre mal vissé et il est difficile de le fréquenter quand il est mal vissé. Alors, comme Claudio Lemarteau était venu voir le curé pour lui demander de signer une pétition contre les maringouins, également connus comme suceurs, qui abondent sur ces terres, le curé s'est fâché tout rouge, vu que c'était à lui qu'incombait de lancer des pétitions, et c'est pourquoi justement il n'y a jamais eu de pétition dans cette ville. Le curé est monté sur ses grands chevaux, on peut même dire qu'il s'est mis en pétard, si on peut dire ça d'un curé, et du coup la vie de Morris est devenue plutôt difficile par la suite. D'ailleurs, le curé a dit qu'il y avait des maringouins, mais que seulement deux pour cent des maringouins provoquent la maladie, on pouvait voir qu'il était là, costaud et bosseur, et le nombre d'années qu'il avait habité dans ces parages, un bout de temps ici, un bout de temps là, toujours le même. On aurait pu ajouter à ça que c'était toujours des maisons de curé, mais il valait mieux ne pas mettre son grain de sel quand le curé parlait et donc personne n'a moufté. À la question combien ça faisait deux pour cent des malades, le curé a fait un-deux avec la main et il a dit : deux pour cent. Et il n'a rien ajouté et on ne lui a plus rien demandé, du reste parce que le père Lourenço pique une crise quand on lui pose deux fois la même question et en plus — Dieu me pardonne — nous savons tous que la maison du curé est chaulée et qu'il seringue un tube de flitoxe sur les murs tous les jours.

De là aux manigances ça n'a pas tardé, juste le temps que passe la période de l'espionnage, qui fut courte, et ça parce que personne n'a cru, même si Morris et Dorothy étaient des espionneurs fieffés, qu'ils avaient espionné le barrage comme on le racontait, car si vous avez

déjà vu ce barrage, vous êtes parfaitement au courant qu'il n'y a là rien à espionner, même pas cinq minutes, et encore moins un an et quelque comme Morris, on est peut-être pas des aigles, mais là aussi c'est déjà trop. Et peu de gens ont vu Morris ou Dorothy espionner le barrage, moi-même j'ai seulement vu Morris penché sur le São João, quand on a fait un grand feu près du barrage, mais il s'était déjà gorgé de liqueur de jenipapo, croyant que c'était un rafraîchissement et il dégueulait sur les poissons. De toute façon, les manigances sont vite arrivées, dans l'ordre suivant, en résumé. Un. Claudio Lemarteau se présente avec une autre pétition chez le curé. Le curé s'est mis en rogne et il a dit que Claudio était un dangereux communiste. Claudio est très vexé et va trouver Morris, qui lui a donné ces idées (première manigance, on le verra par la suite) et il lui demande ce que c'est un dangereux communiste. Morris dit que c'est une couillonnade et que Claudio n'est pas communiste. Claudio n'est pas plus avancé. Deux. Le curé a honni Morris au cours de son sermon et de l'avis unanime de tous ceux qui y ont assisté, même le diable il ne l'a jamais honni de cette façon — et vous savez qu'il commence toujours par honnir le diable. Morris à son tour a voulu honnir le curé, mais ça lui est retombé sur le nez, parce que pas une seule bigote n'a apprécié, d'autant plus qu'il est américain. Trois. Le curé a appelé à la rescousse maître Robério et Chico Matos, entre autres, qui déjà n'appréciaient guère tout ce commissionnement né d'innombrables audaces en conséquence justement, et il est allé trouver le commissaire pour lui montrer les manigances, comme quoi c'était Morris le maniganceux. Le commissaire ayant dit que, si Morris avait été envoyé par le gouvernement américain, il ne pouvait pas être communiste, le curé a traité le commissaire d'ignorant

et lui a démontré que ce qui abondait le plus en ce monde c'était les Américains communistes.

Ce mot manigance tout le monde l'a beaucoup aimé, et du coup c'est devenu la grande mode chez les gens de découvrir chacun une manigance plus grosse que l'autre. Moi-même j'en connais peu, mais j'en connais, certaines racontées par le curé en personne. Que m'sieu Morris porte un tablier à la maison, ce qui est contre nature. Qu'il garde ses chaussures au lit. Qu'il prépare des commissions de ceci et de cela. Que tout le monde sait qu'il a changé de femme et que sa femme montre ses cuisses et même quand il n'est pas là. Qu'il y a des gens qui disent qu'il est de la pédale. Et ainsi de suite : montrez la manigance, vous montrez le pur communisme. Le fait est que, avec la liste des manigances, le commissaire a envoyé un radio à la capitale et il a dit à Morris de ne pas bouger d'ici et d'arrêter tout de suite de commissionner et de pétitionner (à ce propos m'sieu Claudio Lemarteau est déjà à la recherche de Cuba car il est têtue, à moins qu'il n'y soit déjà parti) et qu'il se boucle avec sa femme chez lui, c'est là la place d'un communiste sans vergogne. C'est ce qui situe Claudio Lemarteau à un meilleur rang que Morris, à mon avis, car selon ce que je pense, il vaut mieux être dangereux que sans vergogne. Les gens ont beaucoup discuté à ce sujet, mais l'essentiel c'est que la manie des manigances s'est répandue, bien plus que le curé n'avait cru au début, car on s'est mis à aller voir le commissaire pour lui dire que Machin ou Untel étaient des maniganceux, en fait ils voulaient que Machin et Untel soient jetés en prison pour le premier motif venu, même un simple béguin, vous savez comment sont ces gens de la cambrousse, de sacrés cancaniers. Le curé a été obligé de faire un sermon pour commander qu'on le laisse s'occuper de cette histoire, que la manigance n'était pas une

chose que quelqu'un pouvait savoir sans bien des années de préparation, il fallait beaucoup de latin, et bref, qu'on arrête de lui casser les bonbons et de l'emmerder. De toute façon, les gens savaient avec certitude qu'une commission provoquait des manigances, et du coup tout le monde s'abstenait. De commissions tout comme d'autres choses que Morris avait enseignées, y compris de réunions où l'on se mettait en rond. À propos de Morris on peut dire qu'il n'y a pas eu de mouvement contre lui, bien au contraire, mais c'est vrai qu'il n'a reçu qu'un nombre très réduit de visites, d'ailleurs selon ce que je sais, il n'a reçu aucune visite, parce que le commissaire le faisait surveiller, et un commissaire c'est un commissaire, on ne sait jamais d'où peut partir une manigance contre quelqu'un. De plus, on peut remarquer que, à partir de cette date, les gens se sont mis à faire plus attention à ce qu'ils disaient, résultat : les jaseries ont eu tendance à augmenter, je ne sais pas si c'est seulement mon impression. Je ne sais même pas si c'est une impression maniganceuse et donc je n'ai rien dit.

On ne peut pas affirmer qu'on a arrêté Morris, vu qu'on sait très bien qu'on n'arrête pas un Américain sans motif, un Américain n'est pas n'importe qui. Voilà pourquoi, quand ils sont arrivés, vu qu'on est jamais trop prudent et qu'aucun de nous n'est américain, on est allé leur parler. Des gens vachement compétents, on voyait que c'étaient des gens superentraînés pour ce qui est d'arrêter un gus sans qu'il s'en rende compte, de ces gens qui viennent habiter chez vous et se mettent à faire du rentre dedans à votre sœur et tout à coup, vingt-deux ! — t'es marron, maniganceux ! On s'est mis d'accord. On est arrivé là-bas et lui il s'est adressé à l'intérieur de la maison, la main en conque, il a dit que se trouvait là une commission d'habitants venus pour s'entendre avec le Haut Chef de Toutes les Polices. Ce chef était planqué

à l'intérieur, sûrement en train de commander d'autres combats contre les manigances et de décider de sommes élevées. Sans barguigner, et plus que vite fait, j'ai dit qu'il ne s'agissait pas d'une commission. Car ce n'était pas aussi facilement qu'il allait agraffer tout le personnel par une manigance, et des plus grossières, il allait se faire coincer si moi je n'étais pas un mariolle. Personne n'oublie que nous sommes tous des citoyens de la République, mais ça ne coûte rien d'essayer un rapprochement, disaient déjà les anciens. Mais eux, ils ont répété plus ou moins ce que le curé avait dit, que tout le monde garde son calme, que Morris et Dorothy allaient décamper, qu'ils n'avaient pas passé du bon temps ici, que le climat ne valait rien pour leur santé et qu'ils étaient plutôt déplaisants. Tout le monde s'est quitté plus ou moins tranquilisé, la plupart pensaient ah ces Américains, comme ils sont roublards, ils déportent les communistes de là-bas pour manigancer ici, c'est pourquoi y a beaucoup de monde qui ne les aime pas. Résultat : nous continuons de vivre ici dans une paix parfaite et on s'est rendu compte que le curé avait raison : des maringouins, seulement deux pour cent vous infectent. Deux pour cent. La semaine prochaine arrive une bande de tueurs de moustiques, qui passera dans les maisons. On a reçu aussi du lait en poudre américain, mais il donne des coliques. De Morris et Dorothy, guère de regrets. Simplement parce que, quand je vois le bœuf Morris dans le pâturage et que je lui crie : communiste !, le salaud, fieffé maniganceux, lève la tête et me regarde. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Traduit du portugais par Jacques Thiériot